

Pierre Pachet

De quoi
j'ai peur

Le Chemin

nrf

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© Éditions Gallimard, 1979.*

AVANT-PROPOS

Comment prétendre que la peur permet de connaître, de comprendre, qu'elle autorise cela ?

Afflux trop rapide d'images, ou arrêt fasciné, paralysé, sur l'une d'entre elles : dans les deux cas il semble que l'esprit ne dispose pas de la liberté de mouvement indispensable pour connaître. A peine s'il y a encore esprit, quand l'être est ainsi diminué, tendu comme un fil de cuivre.

Pour connaître il faudrait – mais c'est encore une image ! – tourner autour de la chose, rappeler à soi des opinions, évaluer à loisir. Ici tout est enserré, suspendu, aliéné à ce qui effraie.

Soumise à l'imagination, la peur égare, ne connaît qu'un critère : la survie ou la sécurité, mêle précipitamment objets et fantômes.

Quand la peur est là, ce hideux sentiment, je n'aspire qu'à en sortir, je prie pour que cesse ou disparaisse ce qui me fait peur (peut-être qu'à ce moment-là seulement je saisis ce que serait prier : prier plus tard, une fois le danger passé, prier gratuitement).

Pourtant, au cœur même de la peur, dans son enfermement pareil à celui d'une pièce, d'un crâne, d'une famille, d'un espace sans cheval pour le franchir, sans

fourré où se dissimuler, dans ce monde d'où s'est volatilisé l'abri, dans et par cette peur dont la profondeur s'amplifie, je connais le monde réel. Ma peur et le monde deviennent un seul espace, un seul environnement. Plongé dans l'une, je connais l'autre, cessant d'être protégé-séparé.

Pris au piège d'un moment, je me prépare à un vœu, qui n'a pas besoin d'être pleinement ni consciemment détaillé pour avoir force de vœu : « Si j'en réchappe, je n'oublierai pas » ; j'élèverai un monument, si modeste soit-il, absolument digne de ma peur éteinte.

Je n'écris donc pas pour me délivrer ni me libérer de mes peurs. J'écris entre deux peurs. Comme si la plus récente était avant tout une épreuve, un entraînement me préparant à la prochaine. J'écris avec un pied dans la peur et un pied dans le calme. Le mot « écrire » s'écartèle pour ne lâcher ni l'un ni l'autre. Peur et calme se répondent multiples, non comme concepts, mais comme réalités où fond le métal des concepts. Ils n'existent que l'un par rapport à l'autre, l'un comme élimination de l'autre. Ils coopèrent aussi, je veux les faire coopérer. Que le calme de la page blanche, que sa patience se souviennent des moments où chaque détail était si terriblement réel, ombre qui bouge, frottement de la porte contre le gravier, monde qui soudain vous désigne. Quand l'accidentel sort de l'ombre.

I

Réveries

L'un/l'autre. – Être un autre.
Suivre un autre. – Être quelconque.
Téléphone. – Peur.
Métro qui passe.

Comment est-ce, d'être l'auteur (L'avez-vous connu ? Dites-nous) ? Comment est-ce, d'être le lecteur, de ne pas être l'auteur ? C'est le déséquilibre de ce couple de questions sans réponse qui lui donne son importance. De part et d'autre de la cloison qu'est le livre – le livre à faire, le livre là – l'inégalité se constitue provisoirement, encore toute chaude de sa naissance, comme une invitation à comprendre, à ressaisir, à annuler.

Le livre m'importe peu, ce qu'il est, ce qu'il pourrait être ; il n'est plus la ruse, l'autre chose à faire, mais la représentation concentrée, embarrassante, d'une intrication quotidienne. Comment est-ce, de ne pas être intéressant, de ne pas fabriquer l'intéressant, mais de se trouver en face de lui, à côté, séparé de lui par la face luisante de ce qui se propose ? Cette question l'emporte et m'emporte. Ni intérêt pour soi (autobiographie, journal), ni intérêt pour les autres (roman), mais intérêt pour l'autre-que-soi, pour la figure changeante que l'intérêt exclut à tour de rôle. Dans le rêve, avant que la mise au point détermine les traits reconnaissables du visage qui me fait face, une suite d'ébauches se présentent dont la vocation est d'être éliminées, de laisser la place ; griffonnages incertains qui aident à mieux voir

ce qu'est un visage, comment ça se tient sur des épaules, à quelle distance du sol celà se meut, comment cela répercute les changements de point de vue. Puis le visage élu impose et aspire pour un temps toute l'attention perceptible.

Je reviens comme irrésistiblement, comme tristement, vers ces visages, non pour leur demander un secret négligé et pour me glorifier de le découvrir, non pour leur arracher ce qu'ils auraient à dire, mais pour les interroger sur ce qui seul les fait être : sur leur distance à l'égard de ce qui parle, sur leur discrétion « off », sur ce qui les présente pour mieux les écarter.

Peu important le livre, le rêve, le sujet de la conversation, le foyer de la relation ; je longe une limite, un intervalle, en aveugle. *Man's land* : le peuple de ceux que rien ne peut faire peuple, la contrée périphérique que chaque regard fait exister et désexister sans s'y attarder, sans cruauté inutile. Il y a un prix à payer, esthétique – aux deux sens du terme – pour qu'un être vienne à l'existence. Dans le livre, il se peut quelquefois que le désintérêt, l'oubli, la médiocrité insistent, boursofflent le papier.

A partir des occupations d'une journée, du chuintement ignoré d'un sablier qui se vide, de la vectorisation têtue de mille instants à courte vue, un cercle trop éclairé se dessine ou se laisse dessiner, la lumière se répand en nappe autour des êtres élus. Au bout de ce mouvement, il y a la chambre, le bureau, le cabinet dit de travail. Humiliés, rendus méchants, des dehors se livrent bataille, se concertent, émettent des rumeurs. Rejetant cette intimité et son dehors, j'ai choisi un espace plus familier, elliptique : la maison, les rues, quelques relations, un téléphone, la radio, des livres, toute une enfilade humoristique de réceptacles jouant à se contenir les uns les autres. Mais on ne peut continuer ni retenir l'inventaire, si justement – sans doute est-ce là que je veux

en venir – fait défaut la rubrique de conciliation dans laquelle ces objets hétéroclites pourraient être recueillis. Certes, un livre qui s'ébauche prétend être le havre désiré, et fixer le désir, et il requiert avec une fermeté à la limite de l'insolence qu'on lui assigne des contours pour ne pas laisser échapper ce qui (lui) importe. C'est donc contre lui qu'il faudra maintenir l'incertitude et la fluidité, la liberté de suivre les êtres fuyants qui passent, de ne pas se laisser dépister.

Nous ne sommes pas, lecteur, deux êtres face à face, chacun regardant l'autre le regarder, dans une égalité atteinte justement dès lors que chacun croit être plus inintelligible à l'autre que l'autre à lui. L'illusion, la présomption tendraient alors à être exactement symétriques, et « chacun » des deux, il faudrait bien que chacun des deux le soit tour à tour. Chacun pourrait jouir quasi directement de l'énigme qu'il est pour l'autre, et s'en servir pour déchiffrer l'énigme que l'autre est pour lui. « Comment est-ce, d'être toi ? – Pas plus bizarre que d'être toi, et pas moins. » Et de même : « Comment est-ce, d'être une femme ? – Tout simplement d'être ce que tu n'es pas, si je comprends bien ta question. Mais pourras-tu comprendre ma réponse ? »

Rien de tel dans le rapport que le livre instaure ou trouble, et dans ceux qui lui ressemblent. C'est un rapport de pouvoir, comme on dit, de domination. L'un dominerait l'autre. Mais qu'est-ce que ce mot de « pouvoir », sinon le pouvoir que prend sur lui un certain langage, s'arrogeant le droit de traiter un infinitif comme un nom, de baptiser un être irréel pour le maîtriser au moins partiellement, ou sinon pour entrer en contact magique avec lui et bénéficier d'une possible contagion. Machination naïve, trop avide, qui ne ressemble à rien de ce qui se trame sous nos yeux. Emprisonnant ses acteurs, la dialectique du face à face interdit les brus-

ques substitutions d'identité, atténuée la puissance de l'indéterminé.

Comment est-ce, d'être Président de la République ?
D'être une star ?

Comment pourrait-on répondre à cette question ?

Il faudrait être Cincinnatus, quittant le pouvoir après seize jours de dictature, et retournant à sa ferme au-delà du Tibre. Mais l'alternance que glorifie le récit légendaire de la dictature romaine désarme la question, épuise l'imagination. Cincinnatus, shérif aux pieds boueux, ne dirait ni ne tairait rien. Homme parmi les hommes de son village ou de son petit pays, il reprendrait tranquillement le cours de la vie ; et la mort emporterait un secret de rien dans la gloire éternelle, ne laissant aux pauvres successeurs qu'un regret sans contenu.

Ou : un personnage duplice, situé pendant la même période et en secret à deux étages inégaux de la vie sociale ; ses mystérieux voyages à Paris seraient pour exercer la magistrature suprême, diriger un laboratoire engagé dans les plus décisives recherches (le cancer), gérer laconiquement les bénéfices d'une fabuleuse entreprise, signer les services de presse de livres bouleversants (Rimbaud P.-D.G.), assurer la coordination de crimes inouïs et quadrillant la planète. Pourquoi même, sorti de son quartier, de sa province, ne serait-il pas Dieu ? ou chef de toutes les polices ?

Dieu incognito ? (Lautréamont le décrit.)

Comment pourrait-il sortir du cercle trop parfait de ce complot contre ses proches ? Qu'on lui donne une confidente, observatrice amusée des misères humaines et villageoises ; qu'on la fasse assez désintéressée de toute réussite, convenablement dédommée de son renoncement par le traître. N'aurons-nous pas, contre le pouvoir grotesquement nommé, un savoir aussi farce et puissant ?

Ce couple, donc ; estimé mais sans plus, n'attirant nulle curiosité excessive, bonasse, invisible si cela se peut. Et vous. Qui demandez en bonne logique si, pour en parler, je suis l'un de ces deux-là.

Si je le suis, vous êtes l'autre, et nous n'avons plus rien à nous dire : d'autres nous écoutent, nous en parlerons à mi-voix, sur l'oreiller. Mais je ne le suis pas, parce que nul ne l'est : le Dieu incognito n'existe pas, ou en tout cas n'est pas Un, et on ne peut tenter de l'enfermer dans un récit que pour montrer qu'il s'en échappe. Jésus à Nazareth, ne sachant pas qu'il sera Jésus, que nous dira-t-il que tout homme ne puisse dire ? Et pourquoi s'étonner que plus tard, resté simple, il nous retourne la question ?

Devenu star, j'oublie la question à laquelle je trouvais naguère si désirable d'entendre une réponse. Être star, le bon sens le dicte, ce n'est rien de particulier. Ou bien, plus décevant encore, plus humiliant : la question est gonflée d'imaginaire, lequel n'entoure que le vide ; le roi est nu. Il va à la selle et meurt. Un espoir bête se découvre, baisse la tête.

Devenu star, j'ai à mes propres yeux autant de valeur que vous croyez que j'ai, ou presque ; je vous crois sur ce point. Vous me confirmez que je suis prédestiné, je suis vos regards pour me découvrir et être. Je m'inscris sur vos monuments sur lesquels m'appuyer et m'étaler, je ne suis pas ce point vague et fuyant, mais une surface. J'ai à vivre avec ce surcroît d'existence que vous me donnez et dans lequel j'emménage à l'aise. Il est trop grand pour moi : un bras au salon, et la tête à la cuisine, je ne dors jamais deux nuits dans le même lit. Je me déplie, me déroule, me contemple dans tous les miroirs. Arpentant ces planchers craquants, effrontré dans un fauteuil au centre d'une moquette, je vais de moi-même en moi-même, je nettoie ma peau avec le savon de ma chair, je me dissous, je

me dissoudrais si ne restait l'énigme que vous êtes.

Pour le Roi, les autres sont inclassables, insaisissables ; la Police (ces mots caressants, empruntés à Edgar Poe) peut les poursuivre mais non les fixer. Et si elle les enchaîne, chacun dans une cellule éclairée et visible, c'est la Police elle-même qui révélera sa noirceur, sa fuyance, sa multiplicité dont je suis fait. Je suis avide de vous rencontrer dans votre être, de saisir la dissymétrie qui nous lie. S'il n'est pas trop tard.

Me revoici dans la rue, oisif. Accidents, rencontres, faits divers et faits-divers, le temps offrant sa présence désorientée. Comment dire ce qui a lieu ? Je connais deux styles appropriés, et qui s'y sont exercés. Le poète névralgique, promenant son radar et sa bande enregistreuse, son micro baladeur ; ou le grand aiguilleur, le contrôleur des circulations, qui a installé ses appareils dans le sous-sol épinière, et prélève périodiquement des échantillons d'enregistrements pour dresser la carte des échanges. Il me prend envie de suivre ces deux personnages, d'agir sur leurs trajets, de les surveiller. Je suis curieux, je brûle d'être le Dieu, pour un jour, de leurs existences si concentrées, de leurs errances méthodiques.

Lequel sera le plus facile à suivre ? Le poète semble être curieux de tout, impossible de prévoir où se dirigeront ses regards, sinon s'ils risquent d'être retenus par ce qui pour lui fait tableau, ce qui se stabilise à sa portée, et où il se repose. Mais ces tableaux de la rue ne sont que sous sa plume ou dans sa tête, et son regard gomme autant qu'il dérobe, il n'a que faire de la plate continuité des perspectives ou des conséquences : ce diable d'homme ne veut rien manquer, il risque de se retourner impromptu, attiré par un mouvement élégant de l'ombre, docile à une sensation piquante, à une déception, disponible à toute futilité. Il est là pour ne rien faire, c'est là sa force. Le voici qui fait halte dans

un café, s'accoude nonchalamment, jouit avec ivresse des mouvements de lumière où les passants disparaissent, se baignent en jouvence, disons. S'intéresse-t-il aux individus ? Tant mieux, car je n'en suis pas un ; moi non plus, je ne suis pas du quartier mais ne fais qu'y passer, de ma mobilité un peu trop collante ; je le croise à dessein, une ou deux fois. Pas plus, sinon nous ferions groupe et il me surprendrait : qu'il décide par exemple tout à coup de prendre le métro pour aller voir le quai de Bercy, comment pourrais-je l'y accompagner sans me démasquer ? On ne peut suivre Jacques Réda (*Les Ruines de Paris*). Il est la limite de ce que je cherche et peux atteindre. Je suis contraint, si c'est à Réda que j'en ai, d'aller le surprendre ailleurs, dans sa situation, sa vie familiale : je devrai aller là où il dort. Grande leçon, inattendue, brutale. La situation me contraint à la brutalité, me dirige vers elle : pas de curiosité en la matière sans intervention, sans une intrusion de nature obscure, suspecte, malodorante. Marlou homosexuel, poète raté, raseur, admirateur dévoyé et envieux d'un vrai poète, qu'irai-je faire chez lui qui assouvisse ma curiosité, pourrai-je faire autre chose que me donner en spectacle, interminablement, minablement, pauvre chose glissant dans la folie, obséquieuse et ennuyeuse ? Trop facile d'imaginer ce qui s'ensuivrait ; d'ailleurs je l'ai déjà lu ou entendu raconter, pour le moins. Ainsi cette séductrice brûlée qui s'attachait aux pas d'André Gide, le bombardait de lettres, tentait de le convaincre qu'il était le centre de sa vie. Qui se laisse aller à cette proximité avec celui qu'il a désiré espionner manque toutes choses et se détruit de surcroît ; il renonce à sa curiosité et l'échange contre un plat de potage. Quant à l'hôte forcé, il a à savourer minute par minute la caricature trop représentative de ce qui fait sa gloire.

La soirée se prolonge, chez Jacques Réda ; il n'a rien à me communiquer de sa vie, de sa poésie ; il m'offre

gentiment un exemplaire dédicacé de *La Tourne* ; sa femme s'impatiente ; Réda essaie de s'intéresser à moi, mais je ne suis rien ! Un rien qui s'est introduit chez lui, encombre son fauteuil, le coince ! Réda ne peut pas s'intéresser à rien quand il est chez lui ! Autre découverte grandiose ! Je progresse dans la crapulerie, vers cette vérité adorée.

Pauvre Réda ! Scène lamentable, bon marché, dispendieuse ! Elle produit un sous-être devant lequel le langage hésite comme s'il avait peur. Ce moi importun n'a-t-il d'autre fonction que d'encombrer les regards, d'usurper l'attention ? De manger le temps utile ? L'être qui s'attarde ainsi chez le poète industriel semble le reste d'une opération antérieure, ou le contrepois excentré d'un équilibre. Comment dire ce qu'il est, comment décrire le bras de distance qui le situe et le soutient dans le vide ?

Il faut revenir en arrière : je voulais suivre Jacques Réda ambulante. J'étais quelqu'un, sous votre regard et au mien. C'est alors déjà que quelque chose se défaisait.

*

Alternative, confirmation : je voudrais suivre le grand aiguilleur. Michel Serres est amoureux des figures que les mouvements des foules tracent dans son esprit. Il croit possible d'anticiper ces marées juste assez pour échapper à leur menace, noyade, asphyxie, piétinement. La foule est pour lui un liquide en ébullition dans un chaudron ballotté dans un chaudron... et l'imprévisible des déplacements individuels confirme la loi concernant l'état de la masse (mais la foule est aussi population, quelques personnes qui passent, un chien flairant un flaireur odorant, renvois indéfinis, la douce paresse du quartier quand les ouvriers sont prétendument au travail et les enfants à l'école, la proposition relative d'une

touche de soleil superflue, un représentant de commerce qui demande son chemin. Les interstices de la journée proposent leur disponibilité, qui m'aime me suive. On ne se donne pas au départ du raisonnement ou de la promenade un ensemble d'individus quelconques, aléatoirement répartis en classes, âges, aptitudes ; cet hétérogène artificiel, gouverné par une règle d'impartialité, serait finalement trop beau, trop donné, trop objet d'étude. Non, on constate un hétérogène-là, pris au hasard des pas perdus, le mélange entre une population homogène, liée par des affinités – des Français – et une population hétérogène, étrangère, le tout en une proportion inconnue. Celui qui se promène, qui « passe » au milieu des gens, doit le faire jusqu'à rencontrer la nécessité de sa propre présence, de sa propre tentative pour penser ou pour voir. Le quartier, comme l'appartement, désire être vu). Michel Serres se joint par sympathie à la foule en ébullition accélérée que décrit l'aristocrate Barbey d'Aurevilly dans *Le Chevalier Des Touches*. Dans son commentaire (« Analyse spectrale », dans *La Distribution*), le philosophe pris dans la joie de la fête, dans la revue des possibles sortis de leur cachette, laisse parler son amour de l'optimum, de l'image de l'optimum : « Je coucherai avec une belle étrangère », s'écrie-t-il avec le sourire qui accompagne le mot « belle », « moi, Armagnac, je coucherai, ce soir, avec la Bourguignonne. » L'optimisme ici tient à la condensation, aux raccourcis. L'étrangère sera désirable par définition, le maximum de désordre sera représentatif de l'ensemble de la redistribution. S'il y a des belles et des moins belles, il y aura très probablement un homme ce soir qui sera dans le cas d'obtenir la plus belle : Serres le nomme « moi ». Qu'est-ce à dire ? Supplément de malice ? Exemple, ou échantillon ? Bien sûr, « moi », ce n'est pas totalement « moi Serres ». Mais moi Serres (c'est Serres qui parle), je suis à la fois ma belle individualité séduisante et l'atome bal-

lotté par les flux, à ce point ballotté et acquiesçant à ce bal que j'en deviens une individualité forte, produisant l'heur du hasard (« coucher »), regard qui se corporéise à force de musculation. La fête tourne bien, elle aurait pu tourner mal ; comment faire pour ne pas escamoter la fête qui tourne banalement ?

Pour suivre Serres, il faut se déguiser en lui-même, en inspecteur, en contrôleur, feindre de surveiller le mouvement des atomes pour surprendre le moment où l'individu s'excepte, zigzaguer suffisamment dans les intestins du R.E.R. pour intercepter les éclairs de son intelligence.

Je ne veux pas du tout, moi, rencontrer Serres, avec tout ce qu'une rencontre implique de manqué ; je veux le suivre, lui adjoindre une ombre invisible pour lui mais pas pour moi (ou pour vous), et cette ombre, sans être quelqu'un de précis, doit être humaine, je veux que Serres soit accompagné, lui le si individuel et aimable, d'un nuage d'incertitude qui ne le quitte pas, qui se transforme comme se transforme la foule, le laissant, lui, se reposer dans sa stabilité de quelqu'un. C'est par ce nuage que Serres tient aux autres urbains ; sinon il ne tient qu'à ses proches.

- J'ai été frappé par cette belle et malheureuse histoire qu'on raconte aux enfants, la vie de Pierre et de Marie Curie : Pierre est un peu insuffisant, moins brillant que Marie, l'étrangère, et voilà que pour comble de mélancolie, alors que le succès viendrait atténuer cette douleur, Pierre se fait écraser par un autobus à impériale, à chevaux. Depuis quand promenait-il derrière lui ce nuage, cette ombre à son bonheur ? Depuis quand marchait-il pour rencontrer ce futur de lui-même ? Peut-on parler quasi calmement de cette faille, de ce qui tout à coup manque ? Du retard ? Comment peut-on rejoindre cet accident ? En décrivant avec sympathie la façon dont Pierre Curie traversait les rues, ou en par-

lant de la circulation dans Paris pendant ces années-là ? Ne faudrait-il pas aussi réunir par la pensée, autour de Pierre Curie, les quelques personnes qui auraient pu être victimes du même accident que lui, et à qui il a sauvé la vie ? Comment éviter cette absurdité ?

Si je décris ce que je vois dans ce square où passent Michel Serres et Jacques Réda, à l'instant merveilleux où ils ne font que passer, ce n'est pas par abstraction, en reportant leurs trajets sur le papier millimétré de la situation globale, que je les vois environnés de ce nuage sombre. Non, ce nuage est là, je peux le voir, hallucination scientifico-poétique de l'irréel du présent : il aurait pu en être autrement. Cette autre figure est ailleurs ou nulle part. Je pense aux ombres qui doublent les hommes et précèdent leur destin dans les poèmes d'Homère, ou à l'aura tragique au cœur de laquelle resplendit sombrement le héros des belles histoires (Siegfried). Sauf que dans ces carrefours de dispersion il n'y a pas de héros, l'héroïque tourne autour de tout un chacun dans ces rues ensoleillées, le banal est fait de lui, d'un héroïque possible.

Je cherche naïvement à trouver un langage capable de passer dans l'espace distendu entre les mathématiques appliquées aux êtres aléatoires, d'une part, la dure nécessité d'avoir à vivre avec l'aléa, de l'autre (cette nécessité est elle aussi un discours, elle est une chose qu'on se dit). De la vie au calcul quelque chose se perd, ne passe pas, qui pourrait parler, dont la puissance pourrait se déclarer au lieu d'agir, pourrait aiguïser la pensée qui se tend vers elle au lieu de frapper de côté, entaillant la capacité d'être, force mauvaise et dégradée que l'on recouvre d'un soupir. Peut-être, me souffle le philosophe, suffirait-il de lui donner n'importe quel nom, de l'appeler x , pour pouvoir en parler, raisonner sur elle, en faire la théorie : qui n'a ressenti à l'école le charme souverain de l'algèbre ? Tel élément encore

inconnaisable, en faire le tour, l'emporter avec soi en le baptisant « inconnue », le conduire jusqu'à la ligne de lumière où une équation le coince et le force à se décider ! Est-ce seulement l'incompétence qui me fait renâcler, me fait désirer de trouver les mots ou le nom justes, comme si à travers le nom le mouvement horrible du cauchemar était contraint de s'avouer, de présenter ses armes.

Le roman, comment pourrait-il éviter de concentrer les déterminations sur un nom propre, en rejetant les possibles vers les marges ? Il y a pourtant des moments où le roman, à force d'amour pour ce qui le détruit, semble brûler de renoncer à son être propre, semble renoncer par pure bonté à éliminer qui que ce soit : Queneau, Musil. Le roman fait ceci d'admirable, qu'il repère et fait aimer les grandes âmes, fidèle à la tradition épique, sans pour autant abandonner tout à fait les êtres secondaires qu'il illumine aussi par contrecoup. Avec Musil, avec Queneau, l'incomplétude peut elle aussi s'avancer au premier plan, peut-être il est vrai pour servir... La solution de Baudelaire est belle dans *Le Spleen de Paris*, de petits morceaux en série, avec entrecroisements, rencontres, retour provisoire de ce qui a été délaissé. Jacques Réda en vadrouille, attentif à ne pas laisser disparaître du papier, sous une rature, la silhouette fragile et nette d'un possible (silhouettes noires de Kafka) : le suivre, lui adjoindre à lui aussi une petite ombre, une doublure, ne pas laisser échapper la conscience fragmentée et capricieuse qui prend les décisions d'aller ici ou là, de se transporter, qui caresse la communicabilité des lieux, éprouve la possibilité de faire voyager une identité.

Le *Spleen* de Baudelaire, ce ne sont pas des tableaux dépareillés, éclats dispersés ; ce n'est pas non plus une conscience constituée ailleurs marchant le long d'un chemin continu. Il y a des ruptures d'un texte à l'autre,

PIERRE PACHET

De quoi j'ai peur

Y a-t-il un rapport entre les affaires criminelles les plus spectaculaires et la vie quotidienne que mènent les habitants de la ville moderne, désignés à l'attention par le hasard des accidents, des tirages au sort, des rencontres?

Sans formuler aucune théorie générale, Pierre Pachet soumet sa réflexion sur ce sujet aux occasions qui se proposent : les jeux radiophoniques, le métro, le téléphone, la circulation automobile, le procès de Patrick Henry, le récit de l'affaire Manson. Visant autant à décrire qu'à expliquer, les analyses se succèdent ou s'enchaînent pour composer une sorte de confession angoissée et minutieuse. La peur de l'irréversible et le désir de comprendre, de voir, y mènent alternativement le jeu.

Pierre Pachet, né en 1937, a déjà publié un essai sur la politique baudelairienne, Le premier venu, et Du bon usage des fragments grecs.

nrf